

Denise Filiatrault

Danièle Lorain

QUAND
T'ES NÉE
POUR UN
P'TIT PAIN

Libre  Expression

Une société de Québecor Média

« Tu te farmes les yeux pis tu y vas
Il faut que tu grimpes, il faut que t'avances
Pis si t'es fatigué r'pose toé pas!
Parce que là, t'as pus une maudite chance. »

Michel Tremblay, « La complainte de Lola Lee »,
Demain matin Montréal m'attend

À Yvonne et Armand, qui m'ont tant aimée...

PROLOGUE

À quatre-vingt-six ans, je vois l'histoire de ma vie qui défile en séquences sur la pellicule de mes souvenirs... À la demande générale de mes amis et surtout de mes fans (il m'en reste quelques-uns), j'ai entrepris d'écrire ma biographie pendant qu'il en est encore temps et, j'avoue, afin d'éviter que d'autres s'y attellent et vous racontent n'importe quoi. J'ai aussi demandé à ma fille Danièle de m'assister dans cette tâche, car elle aurait beaucoup plus de patience que moi pour chercher sur Internet et dans d'autres archives à peu près tout ce que j'ai accompli au cours de mes multiples vies : celles de chanteuse de clubs, actrice, duettiste, auteure de *sitcoms*, scénariste et réalisatrice de films, metteuse en scène et enfin, depuis dix ans, celle de directrice artistique du Théâtre du Rideau Vert.

Elle saurait aussi trouver les photos susceptibles d'intéresser les lecteurs, car je ne suis pas « ramasseuse ». Je me débarrasse de tout. La preuve : lorsque vers l'âge dix ans Danièle me surprend à...

— Maman, qu'est-ce que tu fais là?

— T'en as donc ben, des blouses blanches. On va les donner, je les ai assez vues!

— Mais, maman, c'est mes blouses pour l'école. Elles sont encore propres.

— Raison de plus si elles sont encore propres pour les donner à ceux dans le besoin. Pis tiens, à partir de maintenant, tu iras en classe avec des blouses bleues, ça va mieux aux blondes!

— Mais, maman, c'est l'uniforme obligatoire : jupe grise, blouse blanche, blazer bleu marine.

— Ah oui?... Ah ben oui, c'est ben trop vrai!

Je vous entends dire : « Elle ignorait que sa fille portait un uniforme pour l'école... » Bien sûr que je le savais ! Mais ce jour-là, j'étais occupée à *cleaner* la maison de fond en comble, tel que ma mère m'y avait habituée chaque année, en entreprenant le grand ménage du printemps, et comme on était rendus en mai...

À quatre-vingt-six ans, je suis ce qu'il est convenu d'appeler « une vieille dame ». J'ai une belle vieillesse, de bons enfants, une bonne santé malgré quelques petits bobos. Je m'accommode aussi bien que possible des plus gros. À mon âge vénérable, je reçois une paye chaque semaine et j'ai une bonne job avec, en prime, un bon *boss* ! Je me trouve privilégiée d'être la directrice artistique du plus vieux théâtre de langue française au Canada... Je profite d'une confortable vieillesse, ayant eu le bonheur de vivre une belle jeunesse auprès de mes chers parents adoptifs, hélas aujourd'hui disparus : Yvonne, ma mère, que ses sœurs appelaient Vovonne, et Paul-Armand, mon père, qui lui la surnommait Vonneau.

Entre cette jeunesse dorée et ma belle vieillesse, j'ai eu des *bouttes rough* comme tout le monde, mais n'anticipons pas.

C'est donc le 16 mai 1931 que Lucien Lapointe, vingt et un ans, et son épouse Evelyne Labonté, vingt ans, prennent le tramway dans la rue Saint-Hubert à Montréal. Ils descendent à l'hôpital de la Miséricorde, car la jeune Evelyne est sur le point d'accoucher. On accueillait les «filles-mères» à la Miséricorde, mais on y recevait aussi les femmes mariées dans une aile réservée.

Ce même jour, sur le Plateau-Mont-Royal, Yvonne Parent célèbre son vingt-cinquième anniversaire...

Evelyne Labonté donne naissance à une fille : Marie Donalda Denise Lapointe. Trois semaines plus tard, le 4 juin, bien qu'elle ait été considérée comme robuste et en bonne santé, Evelyne décède à la suite de complications *post-partum*. L'obstétrique n'était sûrement pas très avancée dans les années 1930. Lucien Lapointe, tout jeune, se retrouve veuf et ignorant des soins à prodiguer à un nouveau-né. Après avoir enterré sa femme, n'ayant droit à aucune forme de compensation financière, encore moins à un congé parental, il doit recommencer à travailler. Que faire de l'enfant ? Il me confie à sa mère, qui habite la campagne.

Un répit de courte durée, un nourrisson s'avérant un trop lourd fardeau pour la grand-mère Lapointe. Lucien doit donc me reprendre au bout de quelques semaines. Désespéré, il va chercher du secours auprès des pères du Saint-Sacrement, avenue du Mont-Royal. Son ancien professeur et confesseur, le père Parent, représente son unique planche de salut.

Le père Parent a sous la main un couple d'honnêtes gens, sans enfant et bons catholiques, qui seraient heureux de recueillir un bébé. Il s'agit de sa sœur Yvonne et de son mari, Paul-Armand Filiatrault, policier à la ville de Montréal. L'enfant serait en bonnes mains, le sort en est jeté !

C'est ainsi, sans autre forme de procédures, que Denise Lapointe atterrit chez les Filiatrault, dont elle finira par porter le nom.

Mes nouveaux parents reçoivent un bébé chétif et déshydraté qu'ils emmènent vite à La Goutte de lait. Au début du siècle dernier, ces cliniques secouraient les jeunes mères ne pouvant allaiter leur bébé. En 1931, on ne possédait pas de réfrigérateur pour conserver le lait de vache à bonne température. Il se gâtait ou contenait des microbes. La Goutte de lait se chargeait d'en distribuer et conseillait les jeunes mères sur la manière de bien nourrir leur enfant.

Grâce aux bons soins d'Yvonne et de Paul-Armand, j'ai vite repris de la vigueur, j'étais prête à m'engager sur le chemin de la vie.

MES PLUS VIEUX SOUVENIRS...

Mes plus vieux souvenirs, ceux qui ont marqué ma longue vie, remontent environ à l'âge de trois ans. Je me revois le dimanche matin, après la messe, accompagnant ma mère chez Broeckaert, pâtisserie belge de l'avenue du Mont-Royal près de De Lorimier, également fréquentée par la mère de Michel Tremblay dix ans plus tard. On y faisait la queue pour acheter des pâtisseries dont jamais je n'ai retrouvé le goût exquis. Ces dimanches, ma mère cuisinait de la volaille ou du rôti de porc dont je sens encore les arômes et cherche inlassablement à reproduire la saveur unique.

Me reviennent aussi ces dimanches après-midi d'hiver où, sans égard à la météo, papa revêtait ses plus beaux habits : manteau de drap noir au col de velours, foulard de soie blanche, chapeau melon que nous appelions un « coco » en guise de couvre-chef. Ainsi vêtu, il m'emmenait glisser au parc La Fontaine. Droit et fier, papa tirait la corde de la *sleigh* ayant appartenu à son père, et l'objet me semblait bizarre, car il ne ressemblait en rien aux autres traîneaux que nous croisions sur le chemin.

Il émanait de mon père une force tranquille du haut de ses six pieds et quelques. Je le trouvais si beau, si élégant...

Au parc, bien assise sur le traîneau rouge, papa me donnait un petit élan et je glissais doucement pour atterrir au bord de l'étang gelé. Puis il remontait la pente avec moi sur le traîneau pour éviter l'effort à mes petites jambes de trois ans.

Tous les soirs avant de me mettre au lit, maman jouait avec moi à « p'tit menton fourchu, p'tit nez pointu, p'tite bouche d'argent, p'tite joue bouillie, tit œil, gros œil », en posant l'index sur mon visage, puis la main sur ma tête : « Tape, tape, tape, la caboche ! » J'adorais ce jeu, que je la priais de répéter jusqu'à ce que je tombe de sommeil. Je l'ai fait plus tard pour endormir mes filles et mon petit-fils, et le charme opérait encore.

L'été, Delphine, ma grand-mère paternelle, prenait la relève le dimanche. Delphine, un si joli prénom que je trouvais bien laid du haut de mes trois ans. Le parc La Fontaine des années 1930 abritait alors un petit zoo, et nous allions y admirer les gazelles au long cou et à la démarche gracieuse qui me fascinaient. Parfois, c'était au tour de ma tante Simone, sœur cadette de papa qui confectionnait toutes mes robes (dites « de toilette »), de m'emmener au kiosque à musique écouter la fanfare. Ces balades du dimanche se sont poursuivies quelques années.

Toujours dans ma petite enfance, alors que nous habitions encore la rue Chabot près de Mont-Royal, une fin d'après-midi d'automne, je demande à maman :

— Qu'est-ce qu'on mange pour souper ?

— Des nouilles en boîte. Peux-tu aller en acheter ?

Je ne fais ni une ni deux, j'enfile mon manteau et je cours chez M. Bazinet, l'épicier, à deux maisons de chez nous pour acheter ces conserves dont je n'ai jamais entendu parler.

— Qu'est-ce que je peux faire pour toi, ma belle fille ?
— J'aimerais avoir deux boîtes de *nounes* en boîte. C'est pour faire marquer.

— Des quoi ?

Je lui réponds avec aplomb :

— Des *nounes* en boîte.

Il me regarde incrédule, puis, riant à gorge déployée, il téléphone à ma mère, qui, morte de rire à son tour, lui explique qu'elle veut des... nouilles en boîte.

Je ne comprenais pas pourquoi tout le monde riait autant et je me demandais ce que j'avais bien pu dire de si drôle.

Cet autre épisode de mon quotidien d'enfant m'a laissé un souvenir qui fait que, depuis ce temps, j'ai une peur indescriptible des rongeurs. La seule vue d'un rat, d'une souris ou d'un simple mulot me terrorise. Cette frayeur date d'un après-midi où mon grand-père maternel, qui habitait avec nous rue Chabot, me gardait.

Donc, cet après-midi-là, je sors des toilettes et je dis à mon grand-père, qui lisait au salon :

— Où il est, le p'tit minou ?

— Voyons, Denise, y a pas de chat ici.

— Ben oui, grand-papa, je l'ai flatté quand il est passé à côté de moi dans les toilettes.

Le soir même, mon père courait après le rat dans toute la maison, muni du bâton blanc de policier avec lequel il dirigeait la circulation. En guise de trame sonore, on entendait ma mère qui hurlait « Oups ! Hon... Tu viens de le manquer » et mon grand-père qui criait : « Lâche pas, Armand, tu vas l'avoir ! »

Je ne me rappelle plus combien de temps la chasse a duré, mais mon père est venu à bout de la bête. Ensuite, chaque fois qu'on recevait de la visite à la maison, et ce, pendant des années :

— Vovonne, conte-nous donc la fois qu’Armand a cassé son bâton de police sur le dos du rat. C’est-tu vrai qu’il était de la grosseur d’un chat?

Qu’est-ce que j’ai bien pu faire encore à l’âge de trois ans?

Ah oui, je suis partie toute seule de notre logis avec en tête l’idée d’aller voir ma « tante » Imelda, qui était plutôt une grande amie de ma mère et qui travaillait au comptoir de la crèmerie Chez Tousignant. J’aimais tant la regarder passer le fil d’argent dans les mottes de beurre en taillant le morceau pour les clients.

Chez Tousignant, on venait de lancer une nouveauté. C’était le seul magasin de l’avenue du Mont-Royal où on emballait vos achats dans de gros sacs de papier kraft, pourvus de deux anses en corde, collées dans le rebord. Le client repartait donc avec un sac à poignées arborant l’enseigne de Tousignant Frères limitée. Longtemps on a continué d’appeler les sacs à poignées des « sacs à Tousignant ».

Ce jour-là, je ne me suis jamais rendue jusque Chez Tousignant. Heureusement pour mes parents, des passants, voyant cette toute petite fille marcher seule dans l’avenue du Mont-Royal, m’ont conduite illico au poste de police. Je vois encore ma mère en pleurs qui, quelques heures plus tard, venue m’y cueillir, m’avait trouvée occupée à divertir mon premier public : les policiers qui m’avaient offert des bonbons et m’applaudissaient pendant que je chantais et dansais sur leur bureau.

Quand j’ai eu environ quatre ans, nous avons déménagé au troisième étage d’un appartement de l’avenue Laurier, près de Papineau. En ces temps difficiles du milieu des années 1930, où nous subissions toujours les retombées du krach de 1929, ma mère recevait sa sœur Léda avec ses

quatre enfants, le midi, deux ou trois fois par semaine. Mon oncle Joe, son mari, occupait ses journées à chercher du travail, et ma tante avait peine à nourrir convenablement sa famille. Nous avions la chance de ne manquer de rien, car papa recevait son salaire de policier de la Ville de Montréal. J'aimais beaucoup quand ma tante Léda et mes cousines venaient dîner à la maison. Les repas étaient plus animés, et je découvrais de nouvelles gourmandises telles que le pouding chômeur que maman nous servait comme dessert. Ma cousine Albertine, qu'on appelait Bertine et qui devait avoir à peine quinze ans, racontait à tout le quartier que nous étions très riches. Elle en était arrivée à cette conclusion lorsque, en fouillant dans les tiroirs de ma mère, elle avait découvert, éblouie, des sous-vêtements en crêpe de Chine.

Quelques années plus tard, Bertine prendrait toujours son mari à témoin en l'appelant « Mon noir » ou en ponctuant la conversation de : « Hein, mon noir ? » ou alors « Fais-toi-z'en pas, mon noir, m'as toute t'arranger ça », qui sont devenues des expressions culte de la série *Moi et l'autre*, populaire au cours des années 1960.

Quant à Jeannot, la sœur cadette de Bertine, elle m'apprenait à faire des grimaces aux Chinois de la buanderie d'en face, convaincue qu'il fallait absolument faire peur à ces étrangers qui mangeaient les petits enfants. J'ai senti un grand soulagement quand, deux ans après, nous avons déménagé. Ça reste à peu près mes seuls souvenirs de l'avenue Laurier.